

du plaisir à évoquer ces années qui furent celles de son enfance. Corvées de patates « pré-mousselinienne », premiers pantalons de golf, radio en forme de gros poste à lampe, zinc de bistrot « où aucune loi n'interdisait encore de mourir d'une cirrhose », cuisinière à bois et premières nouveautés du Salon des arts ménagers - sorte de labo révolutionnaire qui préparait la libération de la femme au foyer -, voiture du glacier attelée à de braves percherons, petite salle de cinoche de quartier, où le « kid » de Jean Mineur crevait l'écran chaque dimanche, osselets des jeux d'enfants en vrais os de mouton fournis par le boucher de la rue Norvins (un boucher dans la Norvins : on croit rêver !) : Passot fait sa madeleine de toutes ces petites et grandes choses à jamais disparues.

Sans pour cela oublier la misère cruelle de ce temps : « De même, à Montmartre, une « gueule cassée » nous effrayait un peu avec son visage au nez arraché. Il vendait des grâieuls entassés dans un vieux landau hors d'âge et hurlait, avec tout le mal qu'il avait déjà à parler, dans un sabir quasi incompréhensible « Lâieu à van ! ».

Au passage, Pierre Passot s'amuse à envoyer de piquantes flèches :

« Pendant ce temps, les jeunes baby-boomers s'entassent à plus de cinquante dans les classes du primaire, sans que les instituteurs s'en plaignent, et il n'en ressortira certainement pas plus de cancrs qu'aujourd'hui. À Noël, tous ou presque savent déjà lire couramment et écrire lentement, performance que bien des bacheliers d'aujourd'hui pourraient envier... »

A noter, encore, de savoureuses évocations, comme celle des moeurs peu banales du bus parisien :

« Tout d'abord, faire sagement la queue à la

station après s'être muni d'un numéro d'ordre à prendre au distributeur manuel. Puis, à l'arrivée du bus, écouter le receveur qui hurle par ordre croissant les numéros permettant aux voyageurs de monter successivement : en voiture. Jusqu'à décider que : c'est complet ! En admettant cependant, en plus : la petite mignonne là-bas, toute mince avec le corsage rouge, qui ne tiendra pas de place..., au risque de se faire accuser de favoritisme par quelque autre voyageuse certes moins favorisée par la nature, mais néanmoins laissée sur place dans l'attente du bus suivant. » La suite serait délectable mais je ne peux, etc.

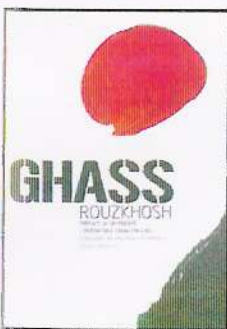
Seul un vrai poulbot pouvait nous rapporter intacts ces petits trésors sans prix du Paris de son enfance, sans en rajouter dans la nostalgie, avec l'humour inhérent à sa nature indigène. Quant à Marshall Hirsh, aujourd'hui fringant octogénaire, photographe américain réputé, il se partage, apprend-on, entre la Floride et la rue Soufflot.

La rencontre de l'objectif du cow-boy avec la gouaille du poulbot fait de ce livre un cocktail savoureux, à déguster sans modération.

Jean-Manuel Gabert



« 1950, I love Paris ! »
Un Américain découvre Paris...
Photographies de Marshall Hirsh -
texte de Pierre Passot
éditions Artena (27,50 euros)



Ghass Rouzkhosh se livre

DANS son atelier de la rue de Clignancourt, Ghass fait trôner en bonne place son premier livre qui vient de sortir aux éditions Edigroup-Terrail, préfacé par

S. M. l'impératrice Farah Pahlavi, membre de l'Institut de France, qui résume très justement le parcours de l'artiste :

« Pour Ghass Rouzkhosh, la peinture est une aventure humaine singulière. La violence de son oeuvre s'explique par les violences qu'a connues son existence. »

Dans cet ouvrage plein d'amour et d'humanité, dédié entre autres à la Mémoire, Ghass livre ses plus profondes motivations : « Je ne fais pas de la peinture gentille, je veux donner la parole aux gens qui n'ont pas la possibilité de parler, car la souffrance appartient à tout le monde. »

Si Ghass transcrit sans concession les actes de l'homme sur la toile, c'est pour qu'il en assume les conséquences, pour faire jaillir

son égoïsme caché. « L'artiste est responsable et ne saurait rester silencieux devant la corruption de la nature, l'obscurantisme aveugle et la machine de guerre. » L'art de Ghass Rouzkhosh est un cri silencieux traduit en formes universelles, une mise en lumière de l'indicible, qui prête toujours à réflexion. Les oeuvres reproduites dans cet ouvrage sont légendées de pensées philosophiques qui, pour avoir traversé la détresse, s'avèrent pleines d'espoir.

Ghass expose du 6 au 9 septembre 2007 à Abou-Dhabi, puis du 9 septembre au 14 octobre à la galerie B 21 à Dubaï (Emirats arabes unis), en partenariat avec le groupe Delwood.

A. de S.

Pour mieux connaître l'artiste :
www.ghass.fr

« Ghass Rouzkhosh » est paru aux éditions Edigroup-Terrail, 21 bis, rue du Cherche-Midi, 75 006, Paris.

Photo : le peintre Ghass aux côtés de S. M. L'impératrice Farah Pahlavi, membre de l'Institut de France (photo de Stéphane Jaeglé).

